

SESSION 2013

**BACCALAURÉAT PROFESSIONNEL
ÉPREUVE DE FRANÇAIS**

(L'usage du dictionnaire et de la calculatrice est interdit)

Coefficient : 2,5
Durée : 2h30

Texte 1

Irena vit à Paris, avec son ami suédois Gustaf. Elle a quitté Prague après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars soviétiques en 1968. Quelques années avant la chute du communisme en 1989, sa mère décide de venir passer cinq jours à Paris et lui rend secrètement visite.

La veille de son départ, Irena lui présenta Gustaf son ami suédois. Ils dînèrent tous les trois dans un restaurant, et la mère qui ne connaissait pas un seul mot de français se servit vaillamment de l'anglais. Gustaf s'en réjouit : avec sa maîtresse, il ne parlait qu'en français et se sentait las de cette langue qu'il jugeait prétentieuse et peu pratique. Ce soir-là, Irena fut peu loquace : étonnée, elle observa sa mère qui manifestait une capacité inattendue de s'intéresser à autrui ; avec ses trente mots d'anglais mal prononcés, elle submergea Gustaf de questions sur sa vie, sur son entreprise, sur ses opinions, et l'impressionna.

Le lendemain, la mère partit. À son retour de l'aéroport, dans son appartement au dernier étage, Irena alla à la fenêtre pour savourer, dans un calme retrouvé, la liberté de sa solitude. Elle regarda longuement les toits, la diversité des cheminées aux formes les plus fantasques, cette flore parisienne qui depuis longtemps avait remplacé pour elle la verdure des jardins tchèques, et elle se rendit compte combien elle était heureuse dans cette ville. Elle avait toujours considéré comme une évidence que son émigration était un malheur. Mais, se demande-t-elle en cet instant, n'était-ce pas plutôt une illusion de malheur, une illusion suggérée par la façon dont tout le monde perçoit un émigré ? Ne lisait-elle pas sa propre vie d'après un mode d'emploi que les autres lui avaient glissé entre les mains ? Et elle se dit que, son émigration, bien qu'imposée de l'extérieur, contre sa volonté, était peut-être, à son insu, la meilleure issue à sa vie. Les forces implacables de l'Histoire qui avaient attenté à sa liberté l'avaient rendue libre.

Elle fut donc un peu déconcertée quelques semaines plus tard quand Gustaf lui annonça fièrement une bonne nouvelle : il avait suggéré à sa firme d'ouvrir une agence à Prague. Le pays communiste n'étant pas commercialement très attirant, l'agence serait modeste, pourtant il aurait l'occasion de séjourner là-bas de temps en temps.

« Je suis ravi d'entrer en contact avec ta ville », dit-il.

Au lieu de se réjouir, elle ressentit comme une vague menace.

« Ma ville ? Prague n'est plus ma ville, répondit-elle.

– Comment ! » s'offusqua-t-il.

Elle ne lui dissimulait jamais ce qu'elle pensait, il avait donc la possibilité de bien la connaître ; pourtant il la voyait exactement comme tout le monde la voyait : *une jeune femme qui souffre, bannie de son pays*. Lui-même vient d'une ville suédoise qu'il déteste cordialement et où il se défend de remettre les pieds. Mais dans son cas, c'est normal. Car tout le monde l'applaudit comme *un sympathique Scandinave très cosmopolite qui a déjà oublié où il est né*. Tous deux sont classés, étiquetés, et c'est selon la fidélité à leur étiquette qu'on les jugera (mais, bien sûr, c'est cela et rien d'autre que l'on appelle avec emphase : être fidèle à soi-même).

« Quelle est donc ta ville ?

– Paris! C'est là que je t'ai rencontré, que je vis avec toi. »

Milan Kundera,
L'ignorance (2000)

Texte 2

Nancy Huston est née au Canada en 1953. Elle vit en France depuis les années 1970. Elle écrit (romans, théâtre, essais) en français et en anglais.

Retourner là-bas, pour moi, c'est rencontrer l'Ambivalence¹ en personne...

L'expérience comporte plusieurs étapes. Quand, après un an ou deux d'absence, je descends d'avion à Montréal, à Boston ou à New York, il y a toujours une mince épaisseur d'étrangeté au tout début : je perçois mon propre pays comme un pays étranger – ou plutôt, j'éprouve la sensation troublante, comme dans un rêve, que tout m'y est absolument familier et en même temps légèrement « déplacé ». Cette sensation dure très peu de temps, quelques jours tout au plus. Elle est remplacée par l'étouffement. Je commence à « faire corps », comme tu le dis si bien, avec cette langue maternelle et avec cette mère patrie. Tout en elles m'étouffe, toutes les nuances de niaiserie depuis les prévisions météorologiques à la radio jusqu'aux conversations dans la rue. Je comprends trop bien, ça me colle à la peau : c'est moi – le moi que j'ai fui –, ce sont toutes les platitudes de mon enfance dans les Prairies plates, les mêmes inanités religieuses, les mêmes chansons débiles – et je panique. Là, pour le coup, j'ai le mal du pays, mais comme on dit le mal de mer : mon pays me donne la nausée.

Cette période s'achève généralement au bout d'une quinzaine de jours. Ensuite je deviens plus raisonnable. Je me rends compte qu'ici aussi il y a des gens merveilleux, une littérature qui s'écrit et que je ne lis plus, une vie musicale plus riche qu'en France... Je me détends, mon humeur massacrant se dissipe, je rends visite aux parents et aux amis, je les embrasse avec une tristesse sincère (ça, c'est le pire : toujours renouveler l'amitié et l'amour, toujours rouvrir les portes en sachant qu'elles se refermeront aussitôt après, rouvrir et refermer à l'infini)..., et je m'en vais. Et dans l'avion – les avions décollent invariablement en fin d'après-midi, et au-dessus de l'Océan il y a des crépuscules d'une beauté déchirante – je pleure. Je pleure d'avoir à quitter ces êtres qui me connaissent et me comprennent, au fond, mieux que les Français ne le feront jamais ; je pleure l'immense, l'incomparable ciel canadien ; je pleure la langue anglaise qui m'a accueillie avec tant de naturel, qui a coulé de mes lèvres avec tant de facilité ; je pleure mes parents qui vieilliront encore alors que je ne serai pas là ; je pleure mes petits frères et sœurs qui ne sont plus petits et que je ne connais plus ; je pleure d'être la femme têtue et prétentieuse que je me semble alors, la femme sans cœur qui a tout balancé pour aller s'éclater à Paris.

De retour à Roissy, je hais la France. L'accent des Parisiens (surtout par contraste avec celui des Québécois) est grinçant, pincé et snob. Les gestes, les regards, tout est à l'avenant : assise à une terrasse de café, je me rends compte que je ne pourrai plus étendre mes jambes de la même façon qu'en Amérique et je suis envahie d'un ressentiment sans bornes... La petitesse et les rudoiments des commerçants français, venant après la bonhomie indiscriminée des Américains, me révoltent et me donnent envie de taper – même si je sais que cette même bonhomie me semblera gratuite, exagérée et tout aussi révoltante dès que je retournerai aux États-Unis...

Bref, ce n'est pas pour moi une chose joyeuse que l'aller-retour d'un pays à l'autre.

Nancy Huston,
Lettres parisiennes. Histoires d'exil (1986)

¹ L'adjectif « ambivalent » signifie « qui a deux aspects ou deux propriétés opposées ». En mettant une majuscule au nom « ambivalence », l'auteur souligne que ses rapports ambivalents avec le Canada atteignent un degré absolu lorsqu'elle y retourne.

Évaluation des compétences de lecture (10 points)

Présentation du corpus

Question n° 1 : Présentez le corpus, en trois à six lignes, en montrant en quoi les textes se ressemblent et s'opposent. (3 points)

Analyse et interprétation

Question n° 2 : Texte 1. Que révèle à Irena la visite de sa mère, et que lui permet-elle d'affirmer ? (4 points)

Question n° 3 : Texte 2. En quoi le mot « Ambivalence » résume-t-il les sentiments éprouvés par l'auteur ? (3 points)

Évaluation des compétences d'écriture (10 points)

Selon vous, l'identité d'une personne est-elle ou non liée à son pays d'origine ?

Vous répondrez à cette question dans un développement argumenté d'une quarantaine de lignes en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures de l'année et sur vos connaissances personnelles.